

PAUL VERCHÈRES

Le porto empoisonné



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-057

Le porto empoisonné

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 579 : version 1.0

Le porto empoisonné

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Le vieux financier retiré Victor Lachapelle soupira profondément, et posa son verre sur son immense pupitre.

Une lampe éclairait brillamment le meuble, où se voyaient, rangés avec l'ordre dont il était si fier, divers objets.

Un magnifique encrier et porte-plume.

Un buvard de prix.

Une boîte d'ébène où dormaient des cigares à l'arôme délicat.

Sur le buvard, du papier.

La feuille du dessus et à moitié couverte d'une écriture fine, régulière, encore souple malgré le grand âge de celui qui l'avait tracée.

Le reste de l'immense étude, dont les murs étaient couverts, de haut en bas, par des rayons où s'alignaient des milliers de livres, était noyé

dans l'ombre.

Victor Lachapelle marcha vers un des rayons, ouvrit la porte battante qui le recouvrait, puis sortit un bouquin.

Il apporta le tome relié de beau cuir jusqu'au pupitre, le déposa sur le verre, l'ouvrit, et en consulta quelques pages, debout.

Puis il rapporta le livre à sa place, referma la porte. Victor Lachapelle était à écrire ses mémoires. C'était une tâche de longue baleine, et l'illustre financier, dont la mémoire pourtant encore alerte, défaillait à certains moments, reculant devant l'âge, devait souvent consulter des volumes d'époques, pour arriver à bien aligner ses souvenirs.

Il prit place de nouveau sous la lampe, se versa un verre de porto à même une carafe sur un guéridon à côté du bureau.

Il but le porto.

Quelques instants plus tard, le visage lui tressaillait. Une grimace d'horrible souffrance lui tordait le visage, et il tombait, foudroyé.

L'étude retomba dans un silence absolu.

Dans la maison, on pouvait entendre quelques bruits épars.

Des pas.

Des voix parfois, mais ce n'était pas à cause d'une mauvaise sonorité de la maison.

En bas, au sous-sol, dans la salle de danse aménagée à cet effet, Micheline Lachapelle donnait une danse intime pour une vingtaine d'amis.

Les bruits crevaient malgré tout les murs épais à l'épreuve du son.

Victor Lachapelle resta longtemps ainsi, avant d'être découvert.

En bas, la danse était finie, et les invités étaient retournés chez eux.

Et au deuxième étage, tout le monde dormait.

Ce fut le valet de Victor Lachapelle, Firmin, qui le découvrit.

Il avait longuement attendu que son maître le sonnât, mais voyant qu'il pourrait veiller bien

tard, de cette façon, il avait décidé de se rendre demander au vieillard s'il requerrait quelque chose avant de se coucher.

Il frappa à la porte.

Pas de réponse.

« Il est peut-être allé se coucher sans me sonner », se dit-il.

Il frappa de nouveau.

Pas de réponse encore.

Il jeta un coup d'œil par le trou de la serrure, et vit qu'il y avait encore de la lumière dans le bureau.

Il se décida à entrer.

« Il dort peut-être », songea-t-il.

En voyant le vieillard ainsi affalé sur son bureau, Firmin crut qu'il s'était endormi en effet, sous l'empire de la fatigue...

– Pauvre vieux, il travaille trop fort pour ses énergies...

Mais en approchant, il vit le contraire.

(L'extraordinaire immobilité, la rigidité du corps, l'absence de toute trace de vie...

Firmin toucha au front...

Puis il poussa un cri !

– Il est mort !

Son premier soin fut de courir au deuxième, réveiller Germain Lachapelle, le fils du défunt.

– Venez vite, dit Firmin. Je crois que monsieur est... est mort...

Germain passa rapidement une robe de chambre, et descendit à la course avec Firmin.

Il n'y avait aucun doute possible.

Victor Lachapelle était mort.

Immédiatement, Germain Lachapelle réveilla le reste de la maisonnée, et la nombreuse famille du défunt s'attoupa devant le grand pupitre, contemplant la figure sans vie de celui qui avait été leur maître, leur tyran même, car l'intransigeance du vieillard était bien connue...

Aucune douleur ne se fit sentir par des larmes ou des cris.

Si cette mort surprenait, elle semblait par ailleurs les laisser étrangement froids.

Il est vrai que l'immense fortune du défunt allait maintenant échoir à tous et chacun d'entre eux, suivant le degré de parenté, et les préférences de Victor Lachapelle.

Aucun n'avait donc de raison d'être bien peiné.

Victor Lachapelle les avait tenus là, dans cette maison, n'accordant à chacun qu'une mince allocation hebdomadaire, et répondant à toute plainte à ce sujet par les simples mots :

– Si vous en voulez plus que ça, travaillez ! Vous en gagnerez !

Mais travailler, pour un descendant de Victor Lachapelle, était un déshonneur.

Oisifs toute leur vie, ils n'allaient pas commencer maintenant.

On se disait :

– Le vieux ne fera pas long... Après, on se paiera du bon temps.

En attendant, chacun vivait bien, mais sans grand luxe.

À l'exception de Patricia, petite-fille de Victor Lachapelle, et sa préférée.

À celle-là, il n'avait jamais rien refusé.

Chose qu'on lui faisait souvent sentir, ou encore attitude du vieux qui aidait beaucoup ceux pour qui Patricia intercédait.

Ce fut Germain Lachapelle qui sortit le premier de la stupeur générale.

– Il faut téléphoner à la police, dit-il.

Ce fut une exclamation générale :

– La police ? Pourquoi ?

– C'est une mort subite, il faut une enquête du coroner. Ce n'est pas moi qui fais la loi.

Il téléphona aux quartiers-généraux...

– Ici Germain Lachapelle. Mon père, Victor Lachapelle, vient de mourir subitement. Je voudrais faire rapport de cette mort.

À l'autre bout de la ligne, l'ordre fut bref, péremptoire :

– Ne touchez à rien, ne dérangez pas le cadavre de la position dans laquelle vous l’avez trouvé. Nous y allons immédiatement.

Germain Lachapelle ferma la ligne, revint vers le groupe.

– Il ne faut toucher à rien, dit-il. Vous n’avez rien dérangé ?

Ils protestèrent tous qu’ils étaient restés là, sans bouger, qu’ils n’avaient rien pris.

À Firmin, Germain demanda :

– Et vous, Firmin ?

– Je n’ai rien touché, je n’ai rien dérangé. Tout est tel que j’ai trouvé la pièce.

– Merci beaucoup. Ne touchez à rien.

II

La première impression du sergent Plouffe, quand il entra dans la maison, fut celle qu'il rapportait ensuite à Belœil :

– Une vraie soirée de famille. Il ne manquait que le piano et les chansons à répondre. Ils étaient tous dans un grand salon, non loin des lieux de la mort. Et je vous dis que ça parlait, et ça riait...

– Tiens, avait dit Belœil... tiens !

– Ils discutaient d'argent... J'ai cru comprendre qu'ils dépensaient d'avance l'argent de leur héritage... C'est une bonne vieille coutume chez les héritiers.

Plouffe, en entrant dans le bureau, s'était arrêté non loin du pupitre où Lachapelle dormait son dernier sommeil.

En policier entraîné, il avait pris garde de tout

regarder du même coup, essayant en même temps de découvrir, dans cet étalage disparate, l'objet, l'indice qui tranchait, la chose incongrue.

Souventes fois, une mort naturelle a été transformée en mort criminelle, une mort criminelle en suicide, par ce seul inventaire rapide du début.

Plouffe examina donc...

Et c'est ainsi qu'il trouva la rose noire.

Une magnifique rose noire, de grande culture, gisant sur le tapis, à côté du bureau.

Mais hors cette rose, et le cendrier plein d'allumettes et de mégots de cigarettes, rien...

Il s'approcha du mort.

Plouffe n'eut pas à se réciter de vieilles leçons pour se convaincre..

La mort n'était pas due à une congestion, ou à une attaque naturelle.

La mort n'était probablement pas due au suicide, il y a des façons moins douloureuses.

La mort pouvait bien être un crime.

Ce fut l'odeur persistante de ratafia, d'amande brûlée, qui mit Plouffe sur la piste.

L'odeur provenait des lèvres bleuies du mort.

Et aussi de la carafe.

Surtout de la carafe.

Plouffe la souleva et en sentit le contenu immédiatement. L'odeur, ici, était presque écœurante...

L'odeur caractéristique du cyanure de potassium.

Le poison foudroyant, mais dont les effets étaient terribles, causant des douleurs fantastiques, pendant environ une ou deux minutes avant de mourir.

Personne n'emploierait ce poison en en connaissant les effets.

Un crime alors ?

Plouffe fit signe à ses hommes de fermer la porte.

Une douzaine des héritiers se pressaient dans le corridor.

Il téléphona ensuite à Belœil, le chef de l'escouade des homicides, qui était chez lui, à dormir, mais qui n'hésita pas un instant.

– Victor Lachapelle a été assassiné, me dis-tu ?

– Je le crois, oui. Venez, et amenez toute l'escouade. Ils sont à peu près vingt dans cette maison. Des vieux, des moins vieux, des jeunes, des enfants...

– J'y vais, je serai là dans dix minutes, je reste tout près. Je téléphone à l'escouade de nuit de se rendre là au grand complet.

– Très bien, patron.

Et quinze minutes plus tard, Belœil entra dans la maison avec l'escouade.

Ce fut une famille aux yeux grands comme des soucoupes qui vit arriver ce déploiement policier.

Belœil se rendit immédiatement dans le bureau de Victor Lachapelle, examina les lieux, eut une brève conférence avec le sergent Plouffe, et ressortit ensuite pour faire face à Germain

Lachapelle, devant tout le groupe des occupants de la maison.

– Que signifient tous ces policiers autour de la maison et dans la maison ? Faut-il donc tant de brouhaha pour une simple constatation de mort subite ?

Belœil sourit.

– Vous offrez des verdicts prématurés, mon cher ami. Je vous conseille de réviser le vôtre considérablement. Votre père... car c'est votre père, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Alors votre père a été assassiné. L'autopsie confirmera nos soupçons ? mais pour le moment ceux-ci sont assez forts pour que je puisse faire cette déclaration.

Un murmure de consternation accueillit cette nouvelle. On se regardait, ébahis....

– Et jusqu'à nouvel ordre, dit Belœil, vous allez regagner vos chambres un par un. Vous ne communiquerez pas ensemble sans ma permission, et vous ne sortirez pas sans ma

permission.

Il ajouta d'un air sévère :

– Restez dans votre chambre, je vous défends de bouger de là...

Germain Lachapelle protesta.

– C'est une infraction aux lois les plus élémentaires du droit civil. Nous sommes maîtres chez nous, que je sache...

– Pardon, dit Belœil, un moment. Vous êtes maître chez vous normalement, mais ceci est une condition anormale, et j'ai, pour l'instant, complète et absolue juridiction. C'est l'équivalent de la loi martiale dans votre maison, est-ce clair ? Si vous n'êtes pas satisfait, consultez votre avocat.

– Certainement. Et je vais lui dire de venir ici. Je refuse d'être soumis moi, ou les membres de cette famille, à un interrogatoire à moins que mon avocat ne soit présent.

Patricia se mit à rire.

– Bah, mon oncle, pourquoi faire venir ce vieux miteux ici ? Nous sommes capables de

nous défendre !

– Oui ?... Tu crois ? Je ne le crois pas moi. Il viendra.

Et lançant des regards noirs à Belœil, Germain Lachapelle s'empara de l'appareil téléphonique dans le corridor et se mit en devoir de tirer son avocat du sommeil dont il devait certainement jouir à ce moment-là.

Il était deux heures du matin.

Le reste de la famille monta lentement vers l'étage supérieur.

Des policiers surveillèrent la réintégration des chambres, et virent à ce que chacun reste dans le patelin qui lui était propre.

Deux policiers montèrent la garde à chaque bout du corridor.

Seul Firmin demeura en bas.

– Oui ? Que voulez-vous ? lui demanda Belœil.

– Je suis celui qui a trouvé monsieur Lachapelle, je suis son valet. J'ai cru que vous

voudriez me questionner le premier.

– Certainement, certainement. Attendez-moi un moment, je reviens.

Belœil entra de nouveau dans l'étude.

Le sergent Plouffe, debout non loin du cadavre, prenait des notes.

– Téléphone à Guy Verchères, dit Belœil. Je veux l'avoir ici en vitesse.

– Ah ?

– Je suis fatigué, je veux m'en aller me coucher, et ça m'a l'air d'un des problèmes... J'ai assez de flair pour pressentir ça... Dis à Guy de venir ici, et de faire l'enquête à son goût.

– Très bien.

– Dès qu'il arrivera, donne-lui les détails, et il se mettra à l'œuvre.

– Très bien.

Belœil sortit dans le corridor.

Firmin l'attendait toujours.

– Si ça ne vous fait rien d'attendre quelques

minutes, lui dit Belœil, un autre va venir prendre ma place. Il me faut partir.

– Ça ne me fait rien, monsieur. Je suis prêt à tout pour aider à découvrir ce criminel.

– Vous aimiez beaucoup votre maître ? lui demanda Belœil.

– Beaucoup. Il était bon pour moi...

– Et vous n'avez pas d'idée qui aurait pu commettre ce crime ?

Le visage de Firmin se ferma.

– Tous et chacun d'entre eux, à l'exception de mademoiselle Patricia haïssaient assez monsieur pour le tuer... Ils attendaient après l'argent. Pour eux, c'est tout ce qui compte.

– Ah ?

– Je ne dis pas que c'est l'un d'eux... Mais ils en sont certainement tous capables.

– Très intéressant, dit Belœil. N'oubliez pas de mentionner cette chose lors de votre interrogatoire, tout à l'heure.

– Je n'y manquerai pas, monsieur.

- Inspecteur.
- Oui, Inspecteur.

III

Guy Verchères maugréa bien contre Belœil qui lui rejetait une cause de cette façon.

Mais il se résigna finalement à se mettre au travail. Il avait examiné les lieux.

Et il avait pris connaissance de ce que Plouffe avait découvert.

Notamment la rose noire.

Et il s'arrêta longuement à examiner le cendrier.

– Tu sais quelle sorte de crime nous aurons à élucider, mon vieux Plouffe ?

– Non.

– Quelque chose de psychologique, de troublé. Je ne crois pas que nous puissions trouver le coupable en criant ciseau. Il va falloir étudier chacun des personnages.

Il soupira.

– Ça prend Belœil, pour me fouter une pareille affaire sur le dos. En attendant, fais entrer ce valet... Il va probablement pouvoir nous tirer quelques petites choses au clair.

Firmin entra.

À ce moment, il était trois heures du matin.

– Vous étiez le valet du défunt ? lui demanda
Guy.

– Oui.

– Depuis longtemps ?

– Dix ans.

– Vous aimiez ce service ?

– Oui, beaucoup.

– Dites-moi comment vous avez trouvé Victor
Lachapelle.

– Je suis venu lui demander s'il avait encore besoin de moi. Il était une heure du matin, je voulais me coucher.

– C'était son habitude de travailler tard ?

– Non.

– N’avez-vous pas trouvé étrange qu’il reste ici si longtemps ?

– Mademoiselle Patricia donnait une danse dans le sous-sol. J’ai cru que monsieur préférait être ici, où c’est à l’épreuve du son, plutôt que de se retirer à sa chambre.

– À quelle heure a fini cette danse ?

– Vers minuit et demie.

– C’est tôt !

– Monsieur n’endurait pas de veillée se poursuivant plus tard que ça.

– Ah, bon !

– Je suis donc venu demander à monsieur ce que je vous disais. Mais ça ne répondait pas. Je suis entré, j’ai cru que monsieur s’était endormi sur son pupitre. J’ai voulu le réveiller, alors j’ai bien vu qu’il était mort.

– Vous n’avez touché à rien ?

– À rien.

– Qu’avez-vous fait ensuite ?

– J’ai couru en haut réveiller le fils de monsieur, Germain Lachapelle.

– Et c’est lui qui a prévenu la police ?

– Oui.

– Ils n’ont touché à rien, ceux qui sont venus ici ?

– À rien, monsieur.

Guy avait inscrit quelques notes rapides sur son carnet.

– Dites-moi, mon brave, continua-t-il, à quelle heure avez-vous vu monsieur Lachapelle vivant pour la dernière fois ?

– Vers dix heures.

– Il était bien portant à ce moment-là ?

– Oui.

– Que faisait-il ?

– Il écrivait.

– Il ne vous a rien dit ?

– Rien.

– Merci beaucoup... Oh, une autre chose, vous

aller me donner une nomenclature de tous les gens qui habitent cette maison.

– Immédiatement ?

– Oui.

– Il y a d’abord le plus vieux des fils de monsieur, Germain Lachapelle.

– Quel âge a-t-il ?

– Soixante ans environ.

– Marié ?

– Oui. Sa femme demeure ici avec lui. Sa femme et ses trois fils.

– Nommez-les.

– Gérard, le plus jeune, a trente ans, Henri a trente-cinq ans, et Robert, le plus vieux, a trente-sept ans.

– Pas de fille ?

– Oui, mais elle habite Toronto.

– Elle est venue récemment ?

– Non.

– Alors elle ne compte pas. Ensuite ?

– Il y a l'autre fils de monsieur Lachapelle, Antoine. Il a trois filles et un garçon...

– Et sa femme ?

– Oui.

– Nommez les enfants.

– Les trois filles sont Adrienne, 20 ans, Juliette, 22 ans, Carmen, 26 ans... Maurice, le garçon, a 28 ans.

– C'est tout ?

– Oh, non, il y a encore le plus jeune des fils de monsieur. Gustave, qui est âgé de seulement quarante ans... C'est le père de Patricia...

– Cette Patricia semble tenir une haute place dans la maison, dit Guy au valet.

– Oui. C'était la petite-fille préférée de monsieur. Il lui passait tout, à elle. Faut dire que c'est une charmante enfant, et elle n'exagérait jamais.

– Quel âge a-t-elle ?

– Dix-neuf ans seulement...

– Je vois.

– Et il reste encore la veuve Valérie Lachapelle, âgée de soixante ans. C'était la plus jeune sœur de monsieur. Et je vous assure qu'elle donne du fil à retordre dans la maison.

– Et les serviteurs ?

– Nous sommes cinq. Un chauffeur, un jardinier, une fille de chambre, une cuisinière et moi-même... Mais je vous assure qu'il n'y a rien à craindre de ce côté. Ils sont tous ici depuis douze ans ou plus. Le jardinier est ici depuis trente ans...

– Bon, bon, alors je ne les interrogerai que si j'en ai besoin. Qui faisait le service à la danse en bas ?

– Lisette, la fille de chambre, et moi-même.

– Vous n'avez rien vu d'anormal ?

– Non, Du moins, je parle pour moi-même. Je ne sais pas pour Lisette.

– Je la questionnerai... Vous n'avez vu entrer personne ici ce soir, entre dix heures et minuit et demie ?

– Personne, monsieur.

– L'examineur médical fixera tout à l'heure, quand il viendra, l'heure approximative du crime. Nous pourrons mieux juger. Pour le moment, allez vous coucher. Il se pourrait que nous ayons besoin de vous demain matin...

Le valet allait sortir, quand Guy le rappela un moment.

– Je pense à quelque chose, dit-il, votre maître avait-il l'habitude de boire un porto comme ça tous les soirs ?

– Oui.

– Toujours dans la même carafe ?

– Oui.

– Tout le monde était au courant, dans la maison ?

– Oui.

– Merci beaucoup.

Quand le valet fut parti, Guy semblait satisfait.

Il se frottait les mains.

– Tu sais, mon vieux Plouffe, je crois que nous n'aurons pas trop de misère. J'écoutais parler

Firmin d'une oreille distraite, et en prenant des notes, je jetais un coup d'œil ici et là... Le meurtrier a laissé une trace complète et formidable.

Guy semblait songeur...

– Je me demande, dit-il, qui d'entre eux est fleuriste...

– Pardon ? dit Plouffe.

– Je dis ça, n'est-ce pas, mon cher Plouffe, parce que j'ai de bonnes raisons de le dire... Et je suis surpris que tu ne l'aies pas remarqué...

Guy jouait avec la rose noire trouvée devant le pupitre... Une rose déjà fanée, mais dont la tige solide encore indiquait un spécialiste de cette culture toute particulière...

Le sécateur avait tranché d'un trait net dans le vert brillant de la tige droite et saine.

– Oui, dit Guy, tout le mystère tourne autour de deux points... Une pipe de bruyère, et cette rose...

Il se frappa le front...

– Sais-tu où couchent les domestiques ?
demanda-t-il à Plouffe.

– Le policier de garde le sait....

– J'ai une question à poser à Firmin...

Il courut vers la porte, se buta nez à nez avec l'examineur médical.

– Faites-moi un rapport aussi rapidement que possible sur les causes de la mort, et l'heure approximative de celle-ci...

– Certainement...

– Je reviens dans cinq minutes, dit Guy.

Il trouva facilement, grâce aux indications du policier de garde, où logeaient les domestiques.

Puis il frappa à la porte de Firmin.

Déjà à moitié endormi, le valet vint ouvrir.

– Je m'excuse, dit Guy, mais j'avais une question très importante à vous poser.

– Oui ?

– Votre maître fumait ?

– Oui, monsieur.

– Que fumait-il ? La pipe ?

– Jamais. Le cigare parfois, mais seulement dans certaines occasions spéciales. Il fumait surtout la cigarette.

– Le soir en travaillant ?

– La cigarette seulement.

– Merci beaucoup, Firmin, excusez-moi de vous avoir importuné. Vous pouvez dormir maintenant.

– Oui, monsieur.

– D'ailleurs, moi aussi, je crois que je vais dormir.

Guy redescendit au premier.

Le médecin venait de terminer son examen.

– Alors ?

– La mort remonte à quatre heures et demie, environ... soit vers onze heures...

– Et la cause de la mort ?

– Sans aucun doute possible, le cyanure de potassium. Il en a encore assez dans la bouche

pour tuer deux hommes.

– Et dans la carafe ?

– Assez pour tuer dix hommes, à première vue.

– Bon, je vous remercie. Vous ferez parvenir le rapport détaillé à Belœil. Ce que vous me dites là me suffit.

Le médecin partit.

Plouffe baillait.

– Êtes-vous de l'équipe de nuit, Plouffe ?

– Non.

– Vos hommes ?

– Mes hommes le sont.

– Alors je me permets une suggestion.

– Laquelle ?

– Mettez-les à l'œuvre sur les empreintes et photographies, et tout et tout. Ils peuvent travailler seuls...

– Oui.

– Nous, on va se coucher jusqu'à demain

matin, un somme accompli sur les fauteuils du grand salon...

– Ça me va.

– Demain, nous procéderons aux interrogatoires...

– Ça marche.

IV

Le sommeil fut réparateur, malgré le peu de confort. Guy Verchères avait dormi sur un divan, et il s'en sentait encore tout moulu.

Plouffe avait préféré s'étendre dans un fauteuil.

– Oooooaaaah ! dit Guy en bâillant, nous avons une grosse journée devant nous.

Le soleil était levé, et le salon était inondé de lumière.

Ici et là dans la maison, on entendait des pas.

– Les serviteurs doivent être au travail, dit Guy. Belœil a averti le reste de la famille de rester dans leur chambre jusqu'à nouvel ordre ?

– Oui.

– Alors vous allez vous rendre à la cuisine, demander qu'on serve le déjeuner de tous ces gens individuellement, à leur chambre.

– Avec plaisir.

– Nous déjeunerons à la cuisine, et ensuite, en plein dans les interrogatoires.

– Par qui commencerez-vous ?

– Par le plus vieux des fils, Germain Lachapelle.

– Alors je lui dirai de se tenir à votre disposition. Voulez-vous un sténographe ?

– Oui.

– Vous en aurez un. L'équipe de jour va arriver d'un moment à l'autre.

La routine se fit telle que prévue, et une heure plus tard, dans le grand salon où il avait dormi, Guy procédait au premier interrogatoire.

Germain Lachapelle entra, suivi de son avocat.

Guy réprima un sourire.

En voilà un qui se protégeait.

– C'est mon avocat, maître Durant, dit Germain Lachapelle... Vous êtes monsieur... ?

– Guy Verchères, en charge de l'investigation.

L'avocat eut un sursaut.

Le nom de Guy Verchères, ex-cambrioleur tourné détective après sa conversion était un nom internationalement connu.

– Ah, vous êtes Guy Verchères ? Et il examinait Guy curieusement.

– Oui. Asseyez-vous tous deux, je vous prie.

Germain Lachapelle avait l'air d'un homme qui a mal dormi.

Cheveux hérissé, barbe longue, yeux bouffis.

– Et faites vite, dit-il, j'ai des affaires pressantes à régler en ville...

Guy eut un geste conciliateur.

– Je ferai aussi vite que je le pourrai. Si vos réponses sont justes, l'interrogatoire sera court. Sinon...

– Posez vos questions... je vous répondrai au meilleur de ma connaissance...

– Où étiez-vous, hier soir, entre dix heures et minuit ?

– Je suis revenu du club à onze heures.

– Et qu’avez-vous fait, en arrivant ?

– Je suis monté à ma chambre. Les jeunes s’amusaient en bas...

– Votre femme était à la chambre ?

– Elle lisait au lit, oui.

– Et il était onze heures ?

– Oui.

– Pouvez-vous prouver que vous êtes entré à cette heure-là ?

– Non.

– Qui vous a ouvert ?

– Personne.

– Vous aviez votre clé ?

– Oui.

– Et vous êtes monté directement à votre chambre ?

– Oui.

– Sans vous arrêter à l’étude de votre père ?

– Je suis monté directement à ma chambre.

Guy changea son fusil d'épaule.

– De combien héritez-vous, maintenant que votre père est mort ?

– Je ne sais pas. Si le partage a été équitable, ce devrait être environ deux millions.

– Que faisiez-vous, jusqu'ici, pour gagner votre vie ?

Germain Lachapelle hésita un instant.

– Rien... du moins, pas grand-chose. Je gérais quelques petits intérêts de mon père... j'en retirais les bénéfices...

– C'était votre revenu ?

– Oui.

– À combien se chiffrait-il, environ ?

– Dix mille par année...

– C'était peu, dans les circonstances...

– À quoi diable voulez-vous en venir ?
s'interposa Germain Lachapelle...

– À un mobile pour ce crime...

– C'est donc un crime ?

Guy répondit évasivement :

– Oui.

Germain Lachapelle resta songeur.

– J'avais toujours dit à mon père que son attitude envers nous, cette façon qu'il avait de nous traiter comme des enfants était mauvaise. Il a persisté, et vous voyez, aujourd'hui, il meurt empoisonné...

Guy regarda curieusement Germain Lachapelle, dont la voix s'était faite sourde, amère.

– Vous étiez donc tellement sous le joug de votre père ?

– Énormément. Il nous tenait dans une main de fer... qu'il ne cherchait même pas à ganter de velours... Ma femme veut partir d'ici depuis quinze ans. Mais, comme vous voyez, nous n'avons pas trop mal fait de rester ici...

– C'était une vie morne, pour vous tous...

– Très morne.

– Évidemment, vous pouviez toujours vous

consacrer à des occupations de loisir.

– Évidemment.

– Que faisiez-vous, de votre côté, pour occuper vos instants libres ?

– J'étudiais. J'étudie depuis treize ans...

– Quels sujets ?

– Les sciences... La physiologie, les sciences naturelles... la chimie. J'ai un petit laboratoire assez bien monté dans la cave.

Germain Lachapelle tira sa pipe de sa poche et l'alluma pensivement.

– Comme toutes ces choses me semblent loin, ce matin. Vous me croirez sans cœur, monsieur Verchères, mais j'ai l'impression que cette mort c'est une délivrance...

Pendant que Germain Lachapelle parlait, Guy avait sonné un domestique.

Ce fut Firmin qui vint.

– Apportez donc du cognac, dit Guy, et quelques verres. Ça pourrait être utile.

Quand Firmin revint, Guy servit à la ronde.

Germain Lachapelle but son verre d'un trait.

Guy remarqua que sa main tremblait.

– Vous avez mal dormi ? demanda-t-il.

– Oui, très mal. L'émotion. Surtout la sensation que tout était fini...

Guy lui fit signe que c'était tout.

– Je vous ferai revenir si j'ai besoin d'éclaircir certains points, dit-il. Pour le moment, tout va très bien.

– Merci beaucoup.

Ce fut un Germain Lachapelle beaucoup moins arrogant qui sortit du salon.

Comme s'il courbait le dos.

Son avocat, incapable de trouver quelque faute que ce soit dans l'interrogatoire de Guy, sortit aussi.

Guy resta seul, songeur, longuement songeur.

Il consulta les notes prises la veille. Et il eut les yeux au plafond durant de longues minutes.

– Je veux revoir Firmin, dit-il à Plouffe qui

vint à la porte demander qui il ferait venir ensuite.

Firmin entra.

– C'est au sujet de la veillée d'hier soir, dit Guy. Est-ce que tous les jeunes de la maison y étaient ?

– Oui, monsieur, excepté monsieur Robert Lachapelle..

Il préfère sa chambre.

– Ah, bon. Il n'aime pas les veillées de ce genre ?

– Non.

– Il est resté à sa chambre toute la veillée ?

– Je le crois, oui.

– Et les autres n'ont pas quitté la veillée, en bas ?

– Non.

– Comment le savez-vous ?

– J'étais à la porte, je faisais le service de là, et personne autre que mademoiselle Patricia n'est

monté.

– Mais elle est montée ?

– Oui.

– Combien de temps resta-t-elle partie ?

– Une quinzaine de minutes, peut-être plus...

Mais, monsieur, vous n'iriez pas soupçonner mademoiselle Patricia ? Elle adorait son grand-père, et lui aussi l'adorait...

– Je ne soupçonne personne que je n'ai pas de cause de soupçonner. S'il me faut soupçonner mademoiselle Patricia, comme vous dites, je le ferai... c'est mon devoir.

Guy donna le congé à Firmin.

Le champ des suspects s'amenuisait graduellement.

Il demanda à Plouffe de faire descendre Patricia.

– Tu lui diras, demanda-t-il, de porter la robe qu'elle avait hier soir, avec les mêmes accessoires et décorations.

Une dizaine de minutes plus tard, une fort jolie

jeune fille, rousse aux yeux clairs comme des yeux de gazelle, entra dans le salon.

– Je suis chargé de l’investigation, dans la mort de votre grand-père, dit Guy, gravement.

– Oui ?

– Et j’aimerais à vous poser quelques questions au sujet de vos allées et venues, hier soir.

– Certainement, je suis à votre disposition.

D’après les yeux de la jeune fille, elle n’avait pas pleuré.

Sa robe était défraîchie, cependant, et Guy se demanda si elle n’avait pas couché dedans.

À son corsage, le bouquet était fané.

À brûle-pourpoint, Guy dit :

– Vous avez été longtemps dans l’étude de votre grand-père, hier soir ?

Patricia resta longtemps muette.

Elle regardait Guy.

Une nervosité se montra au fond de ses

prunelles.

Puis la nervosité se changea en frayeur...

Finalement, d'une voix qui n'était qu'un souffle, elle murmura :

– Vous savez ?

– Oui.

– Qui vous a dit ?

Guy tira de sa poche une rose noire.

Il la montra à la jeune fille.

Elle était pâle comme un lis.

– Vous avez perdu cette rose, près du pupitre...

Pourquoi êtes-vous allée là ?

– Il fallait que j'aie.

– Pourquoi ?

– J'avais une faveur à lui demander.

– Il vous l'a accordée ?

– Non.

– Et alors ?

– Nous nous sommes querellés.

– C’était la première fois que ça arrivait, une telle querelle ?

– Oui.

– Comment se fait-il que cela se soit produit ?

– J’étais à bout, j’étais excédée de toujours plier devant lui, d’endurer ses affections qui me dégoûtaient. Je le haïssais !

Guy se mit à rire.

– Oh, la, la ! Si Firmin vous entendait...

– Oh, je sais, tous dans la maison croient que je l’aime beaucoup. Mais c’est faux. Je ne l’aime pas... je le hais...

– Tiens, tiens ! Et vous vous êtes querellée avec lui hier

– Oui.

– La querelle fut longue ?

– Je ne sais pas. Une dizaine de minutes, je suppose...

– Avez-vous tué Victor Lachapelle ?

– Non.

La réponse était venue spontanément...

Guy s'approcha de la jeune fille, dégrafa le bouquet de corsage.

Il tenait les roses noires par leur tige mal coupée, effilochée...

– Je vais garder ces roses, dit-il, j'en aurai besoin. Vous me permettez ?

– Oui, mais oui.

– Dites-moi, quand vous êtes sortie d'ici, y avait-il quelqu'un de la famille au premier étage ?

– Je n'ai vu que Robert. Il téléphonait.

– Le téléphone est en face de la porte de l'étude, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Merci, je crois que c'est tout ce que je voulais vous demander... C'est-à-dire non, une autre petite question... est-ce que Robert, votre cousin, fume la cigarette ?

– Oui.

C'est un gros fumeur ?

– Oui.

– Bon, et une autre question, la dernière, celle-là, où avez-vous pris votre bouquet de corsage ?

– Chez un fleuriste.

– Ah ? Il n'est pas...

– Oh, vous voulez parler de son apparence ? Les tiges étaient trop longues, et il y avait trop de roses, alors je l'ai modifié un peu.

– Merci beaucoup.

Cette fois, il laissa partir la jolie rousse aux lignes pimpantes.

Plus que jamais, Guy était songeur.

À Plouffe il demanda, quand celui-ci entra dans le salon :

– Tes hommes ont-ils un rapport au sujet des empreintes ?

– Il n'y avait que celles du vieux sur la carafe.

– Bon...

Le problème se dégageait peu à peu.

Et Guy voyait déjà se former comme un

schéma qui serait la solution.

Mais il n'était pas encore rendu au bout de ses misères.

Plouffe revenait.

– Une délégation à la porte...

– Ah ? Quelle sorte ?

– Des femmes, toutes les femmes. Elles veulent en finir au plus tôt. Il leur faut aller dans les magasins se chercher des robes noires et autres accessoires de deuil.

Guy sourit.

– Que ferions-nous, hein, Plouffe, sans les femmes et leurs caprices ? Fais-les entrer...

Ce fut une ruée dans le salon.

Trois ou quatre, les plus audacieuses, se précipitèrent vers Guy.

– Nous devons sortir ! Il nous faut sortir ! C'en est assez de toutes ces histoires... !

Mais Guy étendit les bras, réussit à les calmer.

– Un moment, dit-il, un moment. Je vais vous

laisser sortir, mais à une condition. Vous allez, tout d'abord, l'une après l'autre, me dire où vous étiez hier soir, à l'heure du crime....

Une babel de voix.

Guy Verchères imposa de nouveau le silence.

– Attendez, attendez, je vais procéder par ordre... Vous d'abord, Madame Germain Lachapelle...

– J'étais à ma chambre, couchée, je lisais.

– Toute la veillée ?

– Oui.

– Et vous, madame Antoine Lachapelle, car je suppose que c'est vous, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est moi. J'étais aussi à ma chambre. J'avais la correspondance à faire.

– Vous n'avez rien entendu de spécial ?

– Non.

– Madame Gustave Lachapelle ?

Guy Verchères énumérait d'après ses notes, fournies par le valet Firmin.

– Moi, j'étais sortie, je ne suis entrée que vers minuit et demie... un peu avant la fin de la danse, en bas.

– Vous êtes montée à votre chambre ?

– Oui.

– Madame Valérie Lachapelle ?

La veuve se prit un air pincé.

– J'étais couchée, monsieur. Je dormais. Je me couche toujours à dix heures.

– Et les jeunes filles ? demanda Guy.

– Nous étions toutes à la danse de Patricia...

– Personne d'entre vous n'aurait quelque chose à signaler ? Personne n'a vu quoi que ce soit qui pourrait nous aider ?

Valérie Lachapelle eut l'air soudainement inquiet.

– Est-il vrai que notre pauvre père a été assassiné ?

Guy releva les sourcils.

– Oui. Qui vous l'a dit ?

La femme haussa les épaules, mais ne répondit pas...

Guy donna leur congé aux femmes.

– Allez, dit-il, ne péchez pas, et habillez-vous de noir.

Cris et rires, la multitude de voix aigres ou simplement musicales et jolies.

Elles partirent.

Guy, resté seul, se promena dans le grand salon.

Le front soucieux, barré d'une ride.

Le champ se rétrécissait encore.

Et dans l'esprit de Guy, une théorie, formée depuis le matin, devenait de plus en plus évidente...

– Voilà, murmura-t-il, je crois que c'est la bonne piste.

Il appela Plouffe.

– Mon vieux, je crois qu'il est temps d'avoir une petite conférence avec mon ami Théo Belœil. Téléphone-lui de venir au plus coupant. Et en

attendant, dit à Robert Lachapelle, le fils de Germain Lachapelle, que je veux lui parler.

Robert Lachapelle, trente-sept ans, entra dans le salon d'un pas incertain.

Il avait bu.

Mais il n'avait probablement pas assez bu pour que l'effet se fasse sentir.

À moins que l'émotion ait empêché qu'il ressente les effets de l'alcool.

Quoiqu'il en soit, il avait bu, et cela paraissait.

– Vous vouliez me voir ?

Il avait le ton agressif.

– Oui, je veux vous voir, vous parler, dit Guy. Je veux connaître un peu l'emploi de votre temps hier soir.

– À quelle heure ?

– Vers onze heures disons, ou un peu avant ?

– Je suis sorti, et je ne suis entré qu'à dix heures trente.

– Vous êtes monté immédiatement à votre

chambre ? Robert Lachapelle hésita le temps d'une seconde...

– Oui... oui.

– Vous êtes certain ?

– Oui.

– Pourtant, votre cousine Patricia vous a vu dans le hall. Vous téléphoniez ?

Robert devint pâle.

Il regardait Guy.

– Elle a dit ça ? Elle a dit qu'elle m'avait vu ?

– Oui.

Guy alla s'asseoir dans un fauteuil...

– Moi, ce qui m'intéresse, mon cher Robert, c'est combien de choses vous avez entendu, jusqu'à quel point vous étiez au courant de la querelle qui venait de se dérouler entre votre cousine et votre grand-père ?

Pas de réponse.

– Vous ne dites rien ?

Robert se mâchait les lèvres.

– Soit, dit-il finalement, je suis aussi bien de parler. J'ai en effet tout entendu de cette querelle. Patricia n'avait pas complètement fermé la porte. J'ai écouté, et quand elle est sortie subitement, j'ai fait mine de téléphoner.

– Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

– Je suis monté à ma chambre.

– Vous n'êtes pas entré dans le bureau de votre grand-père ?

– Non.

– Vous en êtes certain ?

– J'en suis certain, oui.

– C'est grave, vous savez, très grave...

– Je vous jure que je suis monté à ma chambre... Je vous le jure !

– Très bien, vous pouvez disposer...

– Je puis sortir ?

– Non.

– J'ai des affaires en ville...

– Je regrette, mais vous devrez vous tenir à ma

disposition...

Robert eut un geste d'impuissance.

– C'est comme vous voudrez...

Il sortit...

Comme il sortait du salon, il croisa Belœil qui arrivait.

– Salut, copain, dit Belœil à Guy. Comment t'arranges-tu avec la bande des Lachapelle ?

– Je m'arrange, dit Guy... Je m'arrange même très bien... Mais je n'ai pas de félicitations à t'offrir.

– Non, dit Belœil en riant, pourquoi ?

– Parce que, mon cher ami, tu m'as jeté une affaire sur les bras en pleine nuit, simplement par paresse.

– C'est fort ! dit Belœil, très fort !

– Peut-être. Mais je m'en fiche, j'ai la solution.

– Tu tiens le criminel ?

– Oui.

V

Belœil était renversé.

– Mon cher Guy, tu es un as, un as véritable, une manière de prodige. Tu as démêlé tout ça dans quelques heures à peine ?

– Oui, et en plus, j’ai même pris le temps de me coucher quatre heures.

– Formidable... Et comment as-tu résolu le problème ? C’est quelqu’un de la maison ?

– Évidemment.

– Qui ?

– Je vais t’expliquer quelques circonstances, et tu verras... D’abord, tu sais que nous avons trouvé une rose noire près du pupitre de Victor Lachapelle.

– Oui, je sais.

– Et dans le cendrier sur le pupitre, il y avait

beaucoup d'allumettes, toutes brûlées environ la même longueur.

– Ce qui prouve ?

– Ça peut prouver bien des choses. Mais une seule semble logique. Victor Lachapelle fume la cigarette.

– Fumait... !

– Comme tu voudras... Le cigare occasionnellement. Son visiteur hier soir fumait la pipe. L'odeur était caractéristique. Pipe de racine de bruyère, tabac américain.

– Bon.

– Nous avons donc deux faits. Le poison a été déposé dans le cours de la soirée. Firmin changeait la carafe tous les jours.

– Il te l'a dit ?

– Non, mais songe un peu. Voilà un domestique modèle. Tu crois qu'il va laisser vieillir du porto dans le verre ? Je ne crois pas. Donc, supposons que le porto est changé tous les jours, le visiteur de Victor Lachapelle a déposé ce porto, selon toutes prévisions, entre neuf et onze

heures hier soir.

– Oui, évidemment.

– Ce visiteur fume la pipe, et du tabac américain... De plus, il laisse derrière lui une rose noire...

– Voilà un point inexplicable, dit Belœil. Que vient faire une rose noire là-dedans ?

– Simplement ceci. Patricia Lachapelle, petite-fille du défunt, et sa préférée, portait hier soir, à la danse qu'elle donnait en bas, un bouquet de corsage composé de roses noires.

– Ah ?

– Elle est venue au bureau de son grand-père et elle s'est querellée avec lui.

– Tiens, tiens...

– Mais elle ne fume pas la pipe...

– Non, évidemment...

– Ici, Belœil, mon raisonnement se complique. La rose noire trouvée a été coupée, à la tige, par quelqu'un qui sait couper une tige de fleur, une coupe en biseau, très nette, et frotté ensuite avec

le bout du doigt, pour écraser les cellules.

– Et puis ?

– Les roses noires du corsage de Patricia ont été tout simplement coupées avec l’ongle, par Patricia elle-même...

– Ah ?

– Elle trouvait les tiges trop longues, et elle a refait le bouquet...

– Je vois.

– Tu ne vois pas du tout. Que conclure de tout ceci ?

– Je... enfin, c’est...

– Voilà. Tu ne conclus rien, parce que tu n’as pas suivi attentivement mon raisonnement. Une rose noire est trouvée, mais elle a été sécatée par quelqu’un qui connaît son affaire.

– Oui.

– Donc par quelqu’un qui est soit un fleuriste, ou quelqu’un s’intéressant aux fleurs.

– Oui.

– Il y a un homme ici qui connaît les fleurs, qui est un savant amateur intéressé à la chimie, aux sciences naturelles, DONC À LA BOTANIQUE...

Belœil eut un éclair dans le visage...

– Il y a un laboratoire ?

– Oui.

– Donc le cyanure de potassium ?

– Peut-être, dit Guy en riant...

– Alors c'est ton homme, c'est lui le coupable... A-t-il un alibi ?

– Non.

– Mais c'est parfait... Et comme mobile ?

Guy haussa les épaules.

– Il hériterait de deux millions...

– Alors arrête-le, tu en as suffisamment contre lui !

– Tu crois ? Amène cette preuve devant un jury, et qu'est-ce qui te reste ?

Belœil eut l'air penaud...

– Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

– Une petite expérience. Plouffe, avertis tes policiers de passer par les chambres, pour demander aux gens de la maison de te tenir prêts. Il nous faut fouiller la maison pour trouver le poison...

– Hein ? Tu dis d'avance ?

– Certainement. Et en attendant, viens avec moi, en vitesse.

– Où ?

– Au laboratoire de Germain Lachapelle. J'ai une idée que nous allons trouver la tablette de poison absolument vide, avec un trou à la place du contenant.

VI

Verchères ne se trompait pas.

Après déjeuner, le matin, il avait demandé à Firmin de lui donner les clés de toute la maison.

Il n'eut pas de difficultés à trouver le laboratoire, et après avoir essayé quelques clés, trouva celle qu'il cherchait.

La porte s'ouvrit, et Verchères découvrit une longue pièce où de longues tables supportaient toutes sortes d'appareils compliqués.

Les murs étaient couverts de tablettes.

Verchères, toujours en se hâtant, fit de la lumière, et parcourut du regard les tablettes où s'alignaient des bocaux.

Sur un pan, des spécimens zoologiques.

Sur l'autre pan, des appareils rangés.

Sur le troisième pan, des bocaux chimiques.

Il marcha vers ce pan.

Et sur la deuxième tablette, un trou.

L'emplacement d'un pot.

Le rond qu'avait fait la base dans la poussière de la tablette.

– Voilà, dit Guy. Voilà !

Puis il se tourna vers Belœil.

– Viens.

Il retourna à la porte, referma celle-ci, tout en restant dans le laboratoire.

Il éteignit la lumière, et à l'aide de sa lampe de poche, s'avança vers une des tables.

Celle-ci était couverte d'une immense toile qui allait jusqu'à terre.

– Fourrons-nous là-dessous, dit Verchères. Nous allons attendre patiemment certains développements qui ne tarderont pas.

attendre patiemment certains développements qui ne tarderont pas.

– Mais pourquoi ? demanda Beloeil, dont le gros ventre n’arrivait pas à se placer sous la table, pourquoi ? ‘ –Tu vas voir.

– Encore ton intuition ?

–Oui. Je crois que notre criminel, ayant épuisé toutes les ressources de son intelligence pour le crime, va, dans „, quelques minutes, commettre un irréparable faux-pas, sa deuxième bévue...

– Quelle fut la première ?

– Celle de laisser la rosé noire si bien taillée près du pupitre. Il a essayé de jeter le blâme du crime sur Patricia, et il n’a réussi qu’à me faire douter de lui....

– Que crois-tu donc qu’il fera ?

– Ceci, dit Guy.

En effet, un bruit se faisait entendre à la porte.

Une clé insérée dans la serrure.

La porte qui s’ouvrait doucement.

Des pas qui s’avançaient, comme sur du feutre.

Deux jambes que Verchères et Beloeil sous la

table, pouvaient voir passer devant eux.

Guy souleva un peu la toile, et regarda ce que faisait l'intrus.

Quand il vit que celui, le pot de cyanure à la main, allait le déposer sur la tablette, Guy bondit sur ses pieds.

– Pas un geste, ou je tire ! s'exclama-t-il, en même temps qu'il éclairait violemment, de sa lampe de poche, le visage du rôdeur.

Celui-ci, aveuglé par la lumière, poussa un gémissement.

Beloeil, de son côté, avait couru vers le commutateur électrique, et le laboratoire fut inondé.

Beloeil eut une exclamation :

– Firmin ?

– Firmin, oui, dit Guy, Firmin qui a empoisonné son maître. Firmin l'ingrat qui a tenté de commettre un crime, et qui n'aurait pas trop mal réussi excepté pour une petite chose...

Le valet, accablé, s'était écrasé par terre,

devant les tablettes.

Il ne bougeait pas.

– Il était un bon valet, dit Guy, et son maître l'aimait beaucoup. Victor Lachapelle, craignait les complots de toute la famille, mais il ne craignait aucunement la cupidité de Firmin... Le fidèle valet que l'on couche sur le testament... Pour combien, Firmin ?

Le valet répondit d'une voix sourde.

– Pour cinquante mille dollars...

– C'est bien peu, dit Guy, pour risquer la corde... et c'est ce qui va t'arriver, mon brave, c'est ce qui va t'arriver.

Firmin ne dit rien.

– Mais comment as-tu fait pour le soupçonner ? demanda Belœil.

– Disons qu'il y avait beaucoup d'intuition, là-dedans. Germain Lachapelle, le suspect le plus logique, n'avait pas le faciès d'un criminel. C'était un pauvre malheureux... Volonté faible, je crois, sous des apparences de gueulard.

– Pourtant tous les faits pointaient vers lui !

– Justement. Seul quelqu'un qui était au courant des activités de Germain Lachapelle pouvait construire une telle cause contre lui...

– Oui...

– Et ce quelqu'un, ça pouvait être Firmin. Songes-y un moment. Est-il logique que tout le reste de la famille soit assez intéressé au laboratoire de Germain Lachapelle pour savoir qu'il y a du cyanure de potassium là ?

– Je les ai vus, c'est illogique en effet...

– Mais Firmin nettoyait ici...

– Remarque bien une chose. Ces soupçons étaient vagues, sans corps... Ils ne se basaient que sur des intuitions. Je prévoyais que le coupable n'était pas Germain Lachapelle... Mais qui d'autre ? Il en restait beaucoup... Et l'un d'entre eux ne me revenait pas. Il protestait trop de ses amitiés pour son maître, et de l'amitié de son maître pour lui., et il avait les yeux faux. J'ai songé à lui... Il avait à gagner, moins que les autres, mais beaucoup pour lui qui n'eut jamais

grand chose dans la vie... J'ai songé à lui presque sans raison autre que son visage ne me revenait pas...

– Mais à supposer que Firmin fut le coupable, dit Belœil, comment expliques-tu l'histoire de la rose noire ?

– Voilà. Ça m'a donné du fil à retordre cette affaire-là. D'abord, je crus Germain Lachapelle coupable, comme je te le disais. La rose noire était d'après moi, une tentative de celui-ci de jeter le blâme sur Patricia. C'était mesquin, mais toute la famille vivant ici, les conflits personnels entre chacun, les jalousies, et tout ça, ça devenait incompréhensible...

– Oui, évidemment.

– Donc, en assumant que la rose noire servait à faire soupçonner Patricia, tout allait bien. Mais... songe à ceci... Germain Lachapelle n'était apparemment pas au courant de la querelle entre Patricia et le grand-père, comment pouvait-il logiquement rejeter le blâme sur elle ?

– Mais Firmin, lui ?

– Cette tentative grossière me sembla soudain beaucoup plus le fait d'un esprit pas trop intelligent, qui s'exerce à commettre un crime, mais commet des erreurs en même temps... J'avais donc le premier doute dans mon esprit.

– Tout ça ne te donnait pas Firmin.

– Non, mais ça m'enlevait un soupçon contre Germain Lachapelle.... Je me suis mis à raisonner, ensuite. Qui pouvait très bien connaître les poisons dans le laboratoire, sinon celui qui nettoyait chaque semaine ?

– Firmin.

– Qui pouvait entrer et sortir impunément du bureau de Victor Lachapelle ?

– Firmin.

– Et ce dernier argument, le plus fort. À supposer que le visiteur assassin de Victor Lachapelle ait pu s'introduire dans le bureau, comment glisser le poison dans la carafe sans être vu par le vieux ?

– Ah, voilà, dit Belœil. L'argument le plus fort.

– Oui. Et ce fut là que j’entrepris de prouver mon dire... La coupe de la rose noire devenait logique. Les attributions de Firmin demandent qu’il connaissait comment couper une tige de fleur. Il l’a coupée automatiquement, sans y songer plus que ça, du geste qu’il prend tous les jours.

– Et les allumettes ?

– Firmin a raisonné comme ceci. Germain Lachapelle était l’homme au mobile le plus puissant, deux millions d’héritage. Par ailleurs, Patricia s’était querellé avec son grand-père. Faire soupçonner l’un ou l’autre était de bonne politique. La police, ne sachant plus qui soupçonner, classerait l’affaire.

– Et le contraire s’est produit.

– Oui. Au lieu de classer l’affaire, la police a délaissé les pistes offertes, pour en explorer d’autres.

– Je comprends maintenant que tu aies averti qu’on chercherait le poison.

– Certainement. J’étais perdu, j’avais besoin

d'une forte preuve pour étayer mes soupçons.

– Et tu savais que le criminel n'était pas très intelligent...

– Je le savais, et comme je me doutais de ce Firmin, j'ai pris le moyen le plus simple.

– Un piège bien tendu...

– Oui, et Firmin est tombé dedans. Quand il a su que nous chercherions le poison, il s'est dit que s'il remettait le poison à sa place, Germain Lachapelle serait dans de plus mauvais draps encore. Nous aurions pu nous apercevoir que le bocal avait été enlevé, puis remis.

– C'était logique.

– Oui. Alors, postés ici, il nous est tombé en plein dans les bras.

Verchères se tourna vers le captif, toujours assis par terre.

– Firmin, ce serait plus simple pour vous de tout avouer. Je ne sais quelle clémence serait le résultat de cet aveu, mais je suis certain que l'on vous tiendrait compte de la chose...

Firmin grogna, plus un gémissement qu'un grognement.

– Est-ce que vous avouez, Firmin, demanda Belœil.

Le domestique fit signe que oui.

– Cours en haut chercher un sténographe, dit Verchères, je vais le garder en joue ici, notre Firmin.

VII

Une heure plus tard, tout était fini, et la police évacuait la maison.

On amenait Firmin qui n'était plus qu'une loque humaine.

Il avait fait des aveux complets, et avait même renchéri en donnant même des détails dont Guy ne s'était pas rendu compte.

L'affaire était définitivement éclaircie, et dans la maison de Victor Lachapelle, le calme pouvait se rétablir, la vie reprendre son cours.

Le régime tyrannique était terminé, et déjà les visages semblaient plus réjouis.

Avant de partir, Verchères prit Germain Lachapelle à part.

– Vous savez, dit-il, que je vous ai fortement soupçonné de ce crime ?

– Je le sais. Je m'en suis aperçu ce matin, en

vous parlant. J'avais laissé échapper quelque chose...

– Au sujet de l'empoisonnement, n'est-ce pas ? dit Guy.

– Oui, à ce sujet. Vous me disiez que votre père avait été empoisonné, quand seulement nous savions cette chose...

– Je l'avais appris, je l'avais appris de Firmin.

– Ah ?

– Il était à ma chambre et en avait parlé.

– Lui non plus ne le savait pas.

– C'est ce que j'avais pensé sur le coup, mais quand j'ai vu votre visage en le disant, j'ai bien vu que Firmin n'était pas plus supposé le savoir que moi, alors vous compreniez que je me suis rendu compte de ce qui se passait.

– Vous vous êtes aperçu que je vous soupçonnais ?

– Oui. Et moi, de mon côté, je me suis mis à soupçonner Firmin. En fait, si vous n'aviez rien fait dans sa direction, je vous aurais

probablement suggéré de le faire.

– Mais, vous voyez, tout finit par se découvrir...

– Vous avez vraiment fait du beau travail, monsieur Verchères. Digne de votre réputation.

– Merci beaucoup.

– C'est sincère. Grâce à vous, notre nom n'est pas souillé par de chimériques soupçons.

– Je n'ai qu'appréhendé le coupable, c'est tout...

– C'est tout, et c'est énorme...

Cet ouvrage est le 579^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.